

L'EMPIRE
SAVANT

PUBLICATION RÉALISÉE
AVEC L'AIMABLE AUTORISATION
DE LA MAIRIE DE COMPIÈGNE

PRÉPARATION ÉDITORIALE
Vincent Haegele, Philippe Éthuïn & Guillaume Vissac

COUVERTURE ET MISE EN PAGES
Roxane Lecomte

DÉPÔT LÉGAL
avril 2019

DISTRIBUTION HACHETTE LIVRE

DILICOM 3010955600100

ISBN 9782371775763

ISSN 2491-1674

© 2019 éditions publie.net

© papier + epub, marque déposée des éditions publie.net

La version numérique de ce livre est incluse.

Reportez-vous en fin d'ouvrage pour y accéder sans surcoût.

Impression : Lightning Source France

ARCHÉOSF et PUBLIE.NET

présentent

L'EMPIRE SAVANT

PIERRE-MARIE DESMAREST

Texte édité et commenté par Vincent Haegle, d'après le
manuscrit original de la bibliothèque Saint-Corneille
de Compiègne



INTRODUCTION

Le premier des romans de science-fiction ?

UN PEU DE CURIOSITÉ ET UNE BELLE DÉCOUVERTE

Cette histoire commence comme un roman. Au début de l'année 2013, alors que je venais de prendre mes fonctions de directeur des bibliothèques de Compiègne, je mis à profit quelques instants gagnés sur les corvées quotidiennes pour explorer les magasins dont j'avais reçu la garde. C'est un fait sur lequel je suis assez intraitable : un responsable d'établissement se doit de connaître tous ses fonds, y compris (et surtout) ceux qui n'ont pu être signalés au public.

A priori, rien ne me permettait d'affirmer qu'il puisse encore subsister des surprises dans ces rayonnages impeccablement rangés et ordonnés depuis les travaux entrepris par mon prédécesseur. Depuis plusieurs années, les fonds anciens de la bibliothèque Saint-Corneille sont conservés dans l'ancien cellier des moines, endroit aux allures de nef souterraine et silencieuse, formant un îlot de fraîcheur loin du tumulte urbain.

Et pourtant, si les fonds, parmi lesquels des trésors ayant survécu à plusieurs guerres et non des moindres, avaient été parfaitement conditionnés et cotés, il n'en restait pas moins quelques pièces à identifier. C'était le cas des manuscrits cotés VDC 130.

Cette inspection se doublait d'une impérieuse mission : je devais déterminer parmi tous les manuscrits conservés ceux qui étaient susceptibles d'être numérisés et ceux qui, pour de multiples raisons, ne pouvaient pas l'être. Le temps était à l'urgence, les subventions étant volatiles et notre équipe de bibliothécaires engagée dans un projet d'envergure, destiné à faire entrer la vénérable institution dans le XXI^e siècle.



Le hasard voulut qu'un de mes collègues, confrères et amis, Charles-Éloi Vial, conservateur aux Manuscrits de la Bibliothèque nationale de France, vint me rendre visite à l'occasion d'une conférence qu'il devait donner dans l'après-midi devant la Société historique locale. Je lui offris de voir avec moi ce qui restait à survoler en vue des numérisations. J'ouvris donc devant lui l'une des boîtes marquées VDC 130, de laquelle s'échappa une pluie de papiers poussiéreux au dernier degré, présentant le plus grand désordre. Certains avaient été hâtivement serrés dans des chemises de fortune, raturées et griffonnées. Toutes portaient la même petite écriture nerveuse, si caractéristique de la fin du XVIII^e siècle.

Les répertoires dont je disposais relevaient qu'il s'agissait là des « papiers » de M. Desmarest, sans aucune autre indication, ni même un semblant de description. Quelques mentions ici et là me firent vite comprendre que ce M. Desmarest n'était autre que Pierre-Marie Desmarest, dont la majeure partie de la carrière s'était effectuée au sein du ministère de la Police de Napoléon, des premiers jours du Consulat jusqu'à la défaite de Waterloo.

C'était déjà en soi une belle découverte : il n'existe en effet aucun fonds spécifique relatif à Pierre-Marie Desmarest aux Archives nationales. Le personnage, étant donné ses fonctions, avait fait disparaître par prudence une grande partie de ses papiers dès la Première Restauration, en 1814. Il s'avéra par la suite qu'il en avait donné une autre partie à son ancien supérieur, Joseph Fouché, et que le fils de ce dernier les fit entrer à la Bibliothèque nationale sans aucune mention d'origine, où ils se trouvent toujours.

Quelques semaines plus tard, mis au courant de notre découverte par mon confrère, Emmanuel de Waresquiel, qui travaillait alors sur une vaste biographie de Fouché, m'appela et, avec un certain ton de conspirateur (il n'en fallait pas moins étant donné les circonstances) me demanda si les papiers en question étaient visibles. Il fut donc le premier à en découvrir l'ampleur, car je n'avais pas eu le temps de les regarder, et encore moins de les classer. Emmanuel resta deux jours à Compiègne devant un tas de manuscrits bien sales, mais c'était là une tâche qu'il affectionnait depuis de nombreuses années et s'il ne trouva que de très maigres renseignements pour



son travail en cours, il m'indiqua qu'il y avait là matière à plusieurs travaux de recherche différents. Lui-même en avait assez appris sur la façon dont Pierre-Marie Desmarest, à la manière de son grand patron, avait investi le produit de ses primes dans les terres à vendre des environs de Compiègne.

Au bout de quelques mois, les principales urgences ayant été réglées, je pus enfin me pencher à mon tour sur ces manuscrits, n'ayant aucune idée de la façon dont leur producteur les avait classés de son vivant. Ils avaient été, de toute évidence, mélangés à de nombreuses reprises jusqu'à former un amas sans cohérence, duquel surnageaient des comptes domestiques, des notes de lecture, quelques morceaux de textes rédigés, des fragments d'affiches et des lettres écrites dans le cadre d'une correspondance purement familiale. J'avais là l'ensemble des activités menées par Pierre-Marie Desmarest pendant les années qui avaient suivi la chute de l'Empire. Évidemment, c'était, à première vue, un peu décevant. On pouvait espérer la trace de quelque obscure confession, des révélations sur un événement célèbre, mais Desmarest avait été un homme prudent et consciencieux : de ses années à la Police, il avait pris soin d'effacer toute trace directe.

Il y en avait pourtant une, et de taille : ici et là, traînaient les premières ébauches, ainsi que leur mise au propre, de chapitres entiers de ses mémoires, parus après sa mort sous le titre de *Témoignages historiques*. Ainsi, le manuscrit original n'avait pas disparu après impression, mais avait été sagement récupéré par les héritiers du policier. Il y avait même un ou deux chapitres inachevés, ainsi que quantité de travaux préparatoires, lesquels étaient très instructifs sur sa manière de travailler.

Au bout de quelques semaines, j'avais pu reconstituer l'ensemble de la trame des *Témoignages*, tout en mettant de côté les archives purement personnelles, ainsi que la correspondance.

Demeurait alors encore une grande quantité de papiers, que j'eus le plus grand mal à identifier. Là aussi, on reconnaissait des titres, même si certains étaient biffés ; les feuillets étaient parfois numérotés, d'autres fois non. Il y avait un mémoire complet, couvert de formules arithmétiques et de considérations sur la géographie et



l'astronomie. Apparemment, Pierre-Marie Desmarest avait occupé ses vieux jours à des travaux aussi scientifiques que vains... et puis, il y avait un grand fouillis de notes sur l'Afrique. En recoupant ces notes avec le contenu de chapitres déjà traités, je compris qu'il avait mené un projet en parallèle à la rédaction de ses mémoires et que celui-ci était des plus originaux. Au fin fond du département de l'Oise, entre 1820 et 1830, un ancien fonctionnaire impérial avait rêvé un long et périlleux voyage sur un continent inconnu, imaginant mille aventures et rebondissements.

Il y avait enfin un petit nombre de manuscrits que je crus tout d'abord rédigés de manière indépendante. Leur contenu me dérouta ; je crus que Pierre-Marie Desmarest s'était essayé à l'occultisme pour tromper son ennui, quand bien même tout m'indiquait qu'il était un esprit rationnel, matériel, très opposé à toute idée de superstition. Dans un premier temps, en rédigeant un premier cadre de classement provisoire, j'indiquais « Occultisme et autres travaux », avant de comprendre de quoi il s'agissait réellement. Le récit de voyage avait une suite !

Et quelle suite ! Certes, il manquait des pans entiers du récit pour former un tout parfaitement cohérent, mais il y avait, d'un fragment à l'autre des noms identiques, des situations qui se répétaient. Il n'y avait qu'à les lire, puis les transcrire pour en restaurer l'ordre. C'est ainsi que ressuscita le seul et unique roman de Pierre-Marie Desmarest. Il ne me fallut pas longtemps pour comprendre qu'il était d'un grand intérêt : derrière le récit d'aventure se cachait un projet beaucoup plus fou, le récit de notre propre époque et de toutes ses turpitudes technologiques...

PIERRE-MARIE DESMAREST : UN RÉVOLUTIONNAIRE DEVENU POLICIER, PUIS POLICIER RÉVOLUTIONNAIRE

Avant d'en dire plus sur cet incroyable manuscrit, revenons quelques instants sur la carrière de son auteur. Né le 11 mars 1764 à Compiègne, fils d'un petit artisan plutôt bien intégré à une société urbaine en voie de développement, Pierre-Marie Desmarest est



destiné, dès son enfance, à s'élever dans l'échelle sociale. Bénéficiant d'une bourse, comme beaucoup de jeunes gens sans grand patrimoine, il part à Paris effectuer ses humanités dans le prestigieux collège Louis-le-Grand, véritable creuset où se forment les futures élites de la Révolution. Il y reçoit une solide instruction classique qui le marque durablement : des années plus tard, dans la solitude de sa retraite, il s'exerce encore à la versification et au thème latin, traduisant par exemple un chapitre entier de *L'Histoire des Indes occidentales* de l'abbé Raynal¹.

Sa carrière est dans un premier temps toute trouvée, celle des ordres. Nanti d'un petit bénéfice, il est, comme bien d'autres, surpris par la tornade révolutionnaire qui le pousse à abandonner, sans remord ni regret, sa première vocation. Les temps sont durs, la violence est partout : dans les discours, dans les faits, dans le petit détail des quotidiens. Sincèrement épris de justice et sensible aux idéaux d'égalité et de liberté, il épouse la cause révolutionnaire, adhérant à cet effet au club des Jacobins.

Les travaux et recherches de Jacques Bernet, spécialiste de la période et fin connaisseur du microcosme jacobin, ont permis de faire la part du mythe et celle de la réalité². Comme beaucoup d'anciens ecclésiastiques ayant joué un rôle dans le processus révolutionnaire, Desmarest a pu faire l'objet de bien des rumeurs, voire de bien des fantasmes. Certains ont même pu, ainsi que le montre un article de journal³, l'identifier à l'un des adjoints de Samson, le bourreau de Louis XVI. D'autres le dépeignent artisan diligent de la commission emmenée par Tallien à Bordeaux, ville dans laquelle il n'a pu se rendre.

De toute évidence, Desmarest s'est beaucoup déplacé à cette époque, mais dans un périmètre s'étendant de Paris aux départements du Nord et de Picardie, ce qui est logique au vu de ses origines : en 1793, il participe à la levée en masse et, soucieux de

1 BMC Compiègne. VDC 130. Manuscrits Desmarest.

2 J. Bernet, *Procès-verbaux des clubs de Jacobins de Compiègne*, 2012, Comité des Travaux historiques et scientifiques, n° 590

3 BMC Compiègne, VDC 130. Coupure de presse, 1880.



donner l'exemple, il s'engage dans le bataillon des volontaires de la Charente partant défendre la frontière des Flandres. Son parcours recèle encore bien des mystères. Comme il l'écrit plus tard dans l'un de ses carnets, il n'a pas la pleine conscience de participer à l'histoire, la grande, celle qui devient par la suite l'objet de toutes les réécritures, y compris romanesques. « On ne sent pas la portée des choses », écrit-il avec justesse, alors qu'il tente de se remémorer les sinistres événements de septembre 1792, auxquels il assiste en spectateur silencieux.

Après avoir participé au siège de Valenciennes dans le rôle de l'assiégé, il revient à Compiègne, puis repart à Paris, pour se retrouver un peu plus tard dans l'administration militaire. Ses talents personnels, son expérience et son réseau, constitué à la même époque, l'aident à obtenir une place dans les fourgons de l'armée des Alpes. Prudent, il a cherché à s'éloigner de la capitale, encore agitée par les émeutes, puis par les différents coups d'État auxquels se livre le régime directorial. C'est en Suisse qu'il fait la connaissance de celle qui sera sa femme et dont il aura plusieurs enfants. C'est sans aucun doute un beau mariage : Louise-Marie Desmarest, née Lardy, appartient à une famille de la bonne bourgeoisie suisse, dont l'un des membres, Henri Secrétan, est appelé à faire partie du directoire de la République helvétique créée par la volonté de la France en 1798. Les ragots et les rumeurs prétendront plus tard qu'elle est, à l'image de son mari, une religieuse en rupture de vœux et que, de la sorte, le couple est bien assorti. Rien de plus faux, bien entendu, mais l'époque est friande de ces anecdotes censées résumer l'esprit du siècle. Desmarest lui-même ne résiste pas à la tentation d'en rapporter certaines en marge de ses petits carnets qui ne le quittent jamais et dont certains nous sont parvenus. Pour ses contemporains, il est tentant de faire de l'entourage de Fouché, cet homme assimilé au mal absolu, un repaire « d'ex » : ex-prêtres, ex-jacobins, ex-voleurs et canailles...

Desmarest a donc traversé la Révolution sans encombre, tour à tour acteur et témoin. S'il ne s'est pas distingué comme un élément radical, son républicanisme est sincère. Il aborde le tournant du siècle en ayant réussi son ascension sociale, à mille lieues de ce



que son parcours initial aurait pu lui laisser espérer. Son mariage et sa bonne position dans l'administration lui permettent de toucher au rêve français par excellence : devenir propriétaire terrien. Sa fortune reste malgré tout modeste : il lui faut s'associer avec le mari de sa sœur, un artisan couvreur, pour acquérir une ferme de moyenne importance, cédée aux enchères par la veuve du marquis de Gouy, ancien maître de la seigneurie d'Arsy, tout près de Compiègne. Il en devient l'unique possesseur quelques années plus tard, au prix de quelques dettes vite épongées, profitant de la déconvenue financière de son beau-frère. Un peu plus tard, il augmente encore son patrimoine en y ajoutant les terres et bâtiments de la ferme des Rochers, situées dans les environs de Pierrefonds. Il se montre particulièrement dur en affaires, n'hésitant pas à remplacer les fermiers précédents habitués aux règles de l'Ancien régime par de nouveaux, auxquels il fixe des conditions plus sévères pour améliorer le rendement et le produit de la rente⁴. Cet investissement devient un refuge lorsqu'il est amené à prendre sa retraite, contraint et forcé.

Dès l'année 1800, Desmarest a été appelé à faire partie de l'appareil policier qui se met en place autour du Premier consul, Napoléon Bonaparte. Il y restera presque quinze années. Le nouveau ministre de la Police, Joseph Fouché, le place à la tête de la « haute police », le service le plus politique du ministère. Solidarités jacobines ? Les deux hommes se connaissent certainement depuis l'an II (1793-1794) et leur parcours respectifs épousent à de nombreuses reprises des trajectoires communes. Il est impossible de savoir en revanche dans quelle mesure le ministre apprécie cet homme discret et travailleur. Ce sont d'abord ses compétences qui l'intéressent et celles-ci sont nécessaires au fonctionnement d'un service en décomposition, comme l'écrit fort justement l'intéressé dans ses *Témoignages historiques*. Paris est une ville en pleine effervescence, difficile à contrôler. Les policiers sont alors bien en peine de rivaliser avec les chouans infiltrés, d'autant que ceux-ci peuvent tableur sur le statu quo imposé

4 BMC Compiègne, VDC 130. Comptes, contrats et travaux réalisés dans les propriétés de P.-M. Desmarest.



par l'ambiguïté de la position de Bonaparte⁵. Le principe d'une trêve tacite est accepté jusqu'à ce que celle-ci soit rompue par l'attentat de la rue Saint-Nicaise, le 24 décembre 1800. Le Premier consul n'échappe à la mort que par miracle, mais l'enquête diligentée par les services de Fouché, qui agissent de manière quasi scientifique, ne tarde pas à porter ses fruits : les réseaux royalistes sont démantelés les uns après les autres. La police moderne est née, avec ses réseaux d'informateurs, de taupes et de mouchards, dont les renseignements s'ajoutent aux preuves matérielles décelées sur le terrain.

Desmarest participe à tout cela, en acteur diligent. La guerre est déclarée aux royalistes et les plus redoutables d'entre eux, les membres du réseau de Cadoudal, alias « Georges », ne sont pas disposés à mettre un terme à leurs activités. S'ensuivent donc plusieurs années de luttes et de pièges où ne manquent ni les morts suspectes, ni les arrestations spectaculaires. Grâce à ce travail, bien loin de gagner les faveurs de l'opinion, les adversaires de Bonaparte, qu'ils soient partisans du comte de Provence, du général Moreau ou d'un vague idéal égalitaire, sont perçus par la majeure partie des Français comme des agitateurs sans perspectives...

De Fouché, Desmarest donne un portrait prudent, mais plein d'estime, dévoilant au passage que le ministre de la Police ne dédaignait pas plaisanter avec lui, notamment sur Talleyrand ; il donne un compte-rendu précis des motifs de son deuxième renvoi et de sa disgrâce, consommée en 1809 après les incidents de Walcheren⁶ et la tentative avortée de pourparlers avec la Grande-Bretagne, diligentée par deux intermédiaires, le financier Ouvrard, jamais en mal de calculs dangereux, et l'officier irlandais Fagan. Le jour du départ de Fouché, bientôt remplacé par Savary, est figuré par une page blanche dans son carnet de notes. Comme beaucoup d'autres

5 *Op.cit.* p. XXVI : « La police était désarmée à l'égard des chouans, reçus à composition, quand leur explosion meurtrière éclata près des Tuileries (1800) [...] ».

6 Entre juillet et décembre 1809, les troupes britanniques tentent de pénétrer dans le royaume de Hollande après avoir conquis la position de Walcheren. Très éprouvées par les maladies endémiques qui sévissent sur le terrain, elles finissent par rembarquer en emmenant plus de 12 000 malades et laissant 4 000 morts sur le terrain.



de ses contemporains, il préfère s'éloigner d'un personnage puissant dont l'étoile a pâli.

Desmarest n'est pas épargné par les mauvaises surprises que ses services ne peuvent éviter. La plus importante reste son arrestation par les séides du général Malet lors de la tentative de coup d'État de ce dernier, en octobre 1812⁷. Grottesque par son aspect (une demi-douzaine de conjurés, dont la plupart ignorent le rôle réel que Malet leur fait jouer), cette conspiration, si elle ne pouvait qu'échouer, est parvenue à semer la confusion dans les services de l'État⁸. Ni la police, ni les renseignements militaires n'ont pris la mesure de la gravité de la menace. Comme en 1809, lorsque personne n'a osé prendre une décision pour circonvénir le débarquement anglais en Hollande faute de consignes de l'empereur, l'absence du maître s'est cruellement fait sentir et toute la fragilité des institutions a été, l'espace d'un instant, dévoilée. Desmarest prend garde à ne tirer aucune conclusion, ni analyse des faits : il laisse ce soin à d'autres, mais l'événement a certainement laissé des traces dans son esprit. Néanmoins, plutôt que de le sanctionner, Napoléon lui confère la dignité de chevalier de l'Empire.

Tout change à partir de 1814 : les Bourbons reviennent au pouvoir et Desmarest, poussé vers la sortie, s'éloigne de la capitale. Quelques lettres font état de relations cordiales avec d'anciens royalistes interrogés par ses services en son temps, ce qui le met à l'abri de toute déconvenue.

Il demeure malgré tout un fervent bonapartiste et le démontre au cours des Cent-Jours en se faisant élire parmi les représentants de l'Assemblée du Champ de mai. Puis, il reprend pour quelques semaines seulement ses anciennes fonctions. L'épisode, de courte durée, le prive de tout espoir de jouer un rôle durant la Seconde Restauration et lui vaut quinze années d'exil intérieur. Au cours de cette longue période d'inactivité, il s'astreint à un silence de rigueur

7 Ironie du sort, c'est un ancien condisciple de Louis-le-Grand, le général Lahorie, qui l'arrête.

8 Dans ses notes personnelles, Desmarest écrit que l'affaire Malet n'était pas un complot.



et à faire fructifier le produit de ses rentes. Quelques mauvais esprits s'acharnent cependant à lui nuire au sein du collège des électeurs du département de l'Oise, ce qui le conduit à émettre quelques protestations auprès du président de cette assemblée. Les choses auraient dû en rester là, lorsque la Révolution de Juillet (1830) vient le tirer de cette retraite patiemment construite. Il redevient alors actif : conférences, projets de publication, renforcement de ses activités publiques. En acceptant de devenir l'un des membres du directoire du bureau des pauvres du X^e arrondissement de Paris, il obtient certes une reconnaissance qui s'est fait longuement désirer, mais l'honneur lui est fatal. En 1832, alors qu'il remplit ses nouvelles fonctions, il contracte le choléra dont l'épidémie emporte alors sans distinction de classe ou de fortune un pourcentage non négligeable de la population de la capitale. Son fils, médecin, succombe à son tour à la maladie en tentant de le soigner. La mort empêche Desmarest de conclure sa carrière et son œuvre.

DESMAREST, PRÉCURSEUR DE LA SCIENCE-FICTION ?

Bien qu'il ne soit pas entré dans la police par vocation, Pierre-Marie Desmarest a occupé ses fonctions avec zèle et efficacité. Champion d'une police paternaliste, à rebours de l'image traditionnelle et inquiétante que Fouché a su lui accoler pour la postérité, il se considère comme un médecin qui jetterait un coup d'œil rétrospectif sur sa clientèle et ses activités. Selon lui, la société, corps social sujet aux dérèglements et à la souffrance, est un mystère « plus grand que la Trinité » qu'il convient de percer, sans toutefois mettre en danger les mécanismes qui la font fonctionner plus ou moins mal. La police et le gouvernement ne sauraient être omniscients, au risque de fausser les rapports de force et d'instaurer un équilibre factice qui finirait par ruiner l'ensemble du pays.

Voilà le schéma directeur de la théorie développée par Desmarest dans *l'Empire savant* sous la forme de courts chapitres, parfois restés inachevés. Le tour de force de notre auteur est de faire débiter son récit en usant du plus grand des réalismes (son récit de voyage



imaginaire n'a rien à envier à ceux de voyageurs authentiques), avant de le faire basculer dans le fantastique, mais un fantastique rationnel, peuplé d'objets technologiques de pointe.

Pour les besoins de son histoire, Desmarest a imaginé un jeune héros, prénommé Isidore. Ce dernier parle l'arabe littéraire et l'arabe dialectal ; il s'est imprégné des mille et un détails connus sur le continent africain qu'il prétend « conquérir » à sa manière, c'est-à-dire en pur esprit scientifique. Jules Verne aurait certainement admis Isidore parmi ses personnages, mais ne l'aurait peut-être pas gratifié de toutes les qualités dont il est porteur, en particulier son humour et sa capacité à relativiser les coutumes d'une civilisation étrangère à l'aune de la sienne.

C'est là l'un des traits saillants de l'auteur, qui ne le rend que plus sympathique : Desmarest est hostile aux idées colonialistes. Pendant la Révolution, il a profondément admiré l'abbé Grégoire, champion de la cause anti-esclavagiste et tête pensante de la société des Amis des Noirs. S'il n'est pas totalement hermétique aux préjugés du temps, notamment pour ce qui touche au mythe du « bon sauvage » et au fantasme d'une humanité demeurée à l'état d'enfance, préservée du progrès corrompateur, telle que Jean-Jacques Rousseau a pu la décrire, il bâtit la trame de son roman de la manière la plus originale : et si l'Européen n'était-il pas lui-même « le bon sauvage » d'une autre civilisation, plus évoluée que ne l'est la sienne ? Voilà un thème destiné à obtenir un grand succès dans le répertoire de la science-fiction.

Le postulat est simple : quelque part au cœur du continent africain, se niche une civilisation des plus raffinées, très avancée technologiquement et dont l'équilibre est menacé par ce même progrès technique. La ressemblance avec un célèbre *comics* Marvel, *Black Panther*, est frappante. Néanmoins, pour parvenir au centre de l'Afrique, Isidore va devoir endurer mille tourments : prisonnier d'un bague d'esclaves à Tunis au début de son voyage, voyageur au sein d'une caravane lancée sur les sables du Sahara, hôte forcé d'un chef de guerre du Bornou (État tout à fait authentique), qui cherche à tirer parti de la technologie des Occidentaux... Il lui faut faire preuve d'imagination avant d'entamer la traversée des chaînes



de montagnes impénétrables que Desmarest, faute de cartographie fiable, imagine se dresser au centre de l'Afrique. Le héros du roman passe tour à tour des délices édéniques de la savane (la « Pindalie ») à ce mystérieux empire inconnu, où, objet d'une curiosité sans borne, il est accueilli avec tous les égards. On lui offre de découvrir les trésors qui s'accumulent dans un Conservatoire des Arts et Métiers d'un genre particulier, tandis que ses hôtes dissertent avec lui des vertus morales que ce progrès a contribué à imposer... Le narrateur (et le lecteur) n'est pas au bout de ses surprises.

Isidore découvre de curieux appareils, des fluides, des cristaux qui répercutent les ondes, font apparaître la matière enfouie, ou, plus communément, transmutent les métaux. Desmarest imagine tour à tour un appareil capable de lire dans les pensées, un autre qui permet d'écouter les conversations (sa description ressemble de façon troublante au téléphone), les rayons X, la cryogénéisation (ou principe de vie arrêtée à la demande), la fécondation in-vitro, la capacité de se mouvoir dans les airs, les boissons énergisantes, une pédagogie où instruction et éducation sont inextricablement mêlées, l'usage de la psychanalyse et l'intuition de l'inconscient... À chacune de ces inventions ou découvertes, le narrateur est confronté aux problèmes moraux, éthiques et sociaux qu'elles provoquent : perte des repères, société du spectacle et de l'image, répression gouvernementale stérile, coexistence des générations, marchandisation du corps humain et de ses fonctions reproductives...

C'est alors qu'une sorte de vertige prend le lecteur : cette société imaginaire que Desmarest décrit en 1820, dans la tiédeur de son cabinet de travail, *c'est la nôtre* ! Dans ses mémoires, les *Témoignages historiques*, il a interrogé son temps et les rapports complexes que le pouvoir entretient avec une société encore sous le contrecoup de la Révolution qui l'a profondément transformée. Sa description quasi clinique des lignes de force nées de cette Révolution, de leur affrontement et de leurs mutations respectives, demeure un modèle de mémoires. Avec ce roman, il porte un regard sur le futur et entrevoit des bouleversements majeurs dans l'ordre des rapports humains.

Comment s'y est-il pris demeure la question essentielle. À plusieurs reprises, Desmarest ne fait pas mystère de sa conception très



platonicienne des idées et de la vérité. L'homme est fatalement prisonnier des schémas métaphysiques qu'il applique à la conception d'une réalité historique qu'il ne fait qu'embellir ou noircir à volonté.

C'est bien là le trait le plus confondant et le tour de force du roman de Desmarest : son expérience de policier et de thérapeute du corps social lui a donné la capacité de comprendre, de projeter et d'annoncer les progrès techniques, moraux et scientifiques de celui-ci. Néanmoins, si le propos de l'écrivain est toujours spectaculaire et visionnaire, tant il est juste, Desmarest n'oublie jamais qu'il écrit une satire sur la société de son temps et celle qu'il entrevoit dans le futur. Selon lui, la technologie ne rend pas plus intelligent, mais elle pousse le corps social à perdre le sens des valeurs et la police devrait bien se garder de ne se reposer que sur des inventions brillantes !

Innombrables sont les degrés de lecture de cette œuvre qui ne possède aucun équivalent pour son temps : archaïque par sa forme, qui renvoie tout droit au conte philosophique propre à Voltaire, ainsi que par sa langue, *l'Empire savant* demeure à bien des égards un roman d'un grand modernisme, oscillant entre science-fiction (le terme est cependant à considérer avec prudence) et satire politico-sociale. Le récit du voyage se veut des plus précis et des plus directs, sans aucune surcharge littéraire ou stylistique. L'humour y est constamment présent, y compris dans les situations les plus critiques. Desmarest surprend son lecteur par l'étendue de ses connaissances, la fraîcheur de ses remarques et la naïveté feinte de son propos. Cette hauteur de vue lui permet d'aller au bout de son questionnement : le progrès fait-il le bonheur ? Et comment le pouvoir l'utilise-t-il ?

C'est à une savante parabole que Desmarest se livre. L'usage de la police lui tient à cœur, voire l'obsède. Aussi, il faut imaginer le bonheur ressenti lors de l'exhumation, parmi tant de notes et de brouillons, des sept petits chapitres qui composent la trame de ce qui aurait dû être un essai bien plus développé sur la police, son usage et son utilité. Desmarest y fait montre de son habituel sens de la modération et dépassionne d'emblée l'image romantique d'une



police omnisciente et omniprésente. Sa raison d'être est la défense et non l'attaque, tandis que le policier doit se fixer des règles morales pour discipliner son propre pouvoir. Desmarest réfute et combat les théories de conspiration, déjà si vigoureuses, pour mieux renvoyer le pouvoir à ses failles personnelles. En soi, sa leçon est magistrale, mais s'éloigne des présupposés de son temps, qui feront la fortune des romanciers et des historiens peu regardants. Il convient de remarquer la rareté de ces propos ; jamais personne dans l'entourage même de Fouché n'avait théorisé aussi bien et de façon aussi juste l'emploi de la police sous les régimes consulaires et impériaux, ni n'avait admis que celle-ci puisse être autre chose qu'un instrument de régulation du corps social, si difficile à contrôler et à comprendre.

Desmarest ne se limite cependant pas à ses seuls souvenirs puisque son œuvre touche à l'universalisme. Il se plaît à démontrer combien l'homme est proche de l'homme, quelle que soit la latitude où il se trouve. Ce condensé de réflexions, de culture et de générosité ne pouvait rester plus longtemps inconnu du public, le voici donc proposé pour la première fois !

VINCENT HAEGELE



PRINCIPES D'ÉDITION

Après avoir ordonné l'ensemble des manuscrits, s'est rapidement posé le problème de la transcription : Pierre-Marie Desmarest utilise une langue encore très redevable de celle du XVIII^e siècle et orthographe souvent un grand nombre de mots selon la manière de ce temps. Dans la mesure du possible, nous avons rectifié l'orthographe originelle pour celle d'aujourd'hui.

Pour le confort du lecteur du XXI^e siècle, le mot « nègre » a systématiquement été remplacé. Pierre-Marie Desmarest ne fait qu'utiliser un mot courant de son époque, mais devenu au fil des temps trop connoté pour être maintenu. De même, le mot « tigre », désignant communément au XVIII^e siècle les lions d'Afrique, a été changé en « lion » afin de ne créer aucune confusion avec les félins d'Asie.



AVANT-PROPOS

« J'arrive d'un pays au centre de l'Afrique où les sciences et les arts sont cultivés avec un succès toujours croissant. Chaque jour depuis des siècles y a été marqué par de nouvelles découvertes. » Voici les derniers mots du narrateur de ce roman, tels que les imaginait Pierre-Marie Desmarest. L'œuvre est demeurée inachevée, du fait de la mort brutale de son auteur. Celui-ci souhaitait intégrer ce passage au dernier chapitre, laissé à l'état de brouillon, au moment où son héros prend la plume pour relater le voyage extraordinaire qu'il vient de réaliser.

Un voyage extraordinaire, car c'est bien de cela qu'il s'agit : trente ans avant Jules Verne, Pierre-Marie Desmarest imagine l'épopée d'un jeune Français, prénommé Isidore, dont le projet s'inscrit plus dans la rêverie métaphysique d'un Cyrano de Bergerac découvrant la Lune que dans les grandes expéditions scientifiques décidées et financées par les États. Toutefois, pour donner plus de vraisemblance à son récit, Desmarest s'emploie à le cheviller fortement à la réalité. Pour atteindre les montagnes infranchissables du centre de l'Afrique, Isidore devra d'abord se frotter aux pirates barbaresques, donner des leçons d'italien à un jeune prince arabe, partager le quotidien d'une caravane et jouer les mercenaires auprès d'un potentat africain, dont le rêve est de posséder suffisamment de poudre à canon pour terrifier ses ennemis. Le basculement du récit s'opère progressivement, après une longue évocation des savanes presque désertes et du paradis perdu dans lequel vivent des peuples aux codes et aux lois non moins complexes que ceux des Européens.

Tout l'art de Desmarest consiste à fusionner plusieurs temps, plusieurs discours et d'innombrables références. À force de vraisemblance, sa description d'une société futuriste devient réaliste et étonnamment clairvoyante. Le policier a déduit ce que serait le monde occidental de demain, a compris les entraves patriarcales et



religieuses des sociétés du sud de la Méditerranée et anticipé pleinement le décalage entre bonheur et technologie.

Il n'en reste pas moins que le texte est malheureusement lacunaire. Certains chapitres, devant faire office de transition ou de frontières, manquent et nous ne pourrions que les imaginer en fonction du développement de l'intrigue. De nombreuses ratures et corrections font souvent état de dilemmes, qui n'ont jamais été tranchés. Enfin, certains chapitres demeurent à l'état d'ébauche. Aussi, par souci de donner au lecteur le récit le plus clair et le plus fluide possible, nous avons choisi de retrancher certains feuillets n'apportant rien de neuf à l'action, ou demeurés franchement à l'état de brouillons, tout en adaptant l'orthographe et la grammaire aux usages de notre temps. Enfin, certains chapitres étant intitulés et d'autres non, nous avons choisi de leur donner un titre à tous, pour une meilleure cohérence.

Demeure cependant la joie de découvrir un grand texte inédit, dont la maturité et l'intelligence surprendra à coup sûr le lecteur contemporain, plus de cent soixante-quinze années après sa rédaction.



PREMIÈRE
PARTIE

LE VOYAGE

I.

Ma conversation avec mon père.

– C'est donc décidément sur l'Afrique que se porte ton humeur vagabonde ?

– Oui, mon père, et même sur le centre de cette région.

– Il est convenu que je te laisse faire ce que tu voudras, mais au moins, explique-nous. Il y a sans doute là des choses bien curieuses, bien extraordinaires.

– Peut-être, car nul voyageur européen n'a pu encore y pénétrer ou n'en est pas revenu, ce qui revient au même. C'est un espace aussi grand que l'Europe. Les uns y placent une très grande mer, d'autres d'immenses déserts, ou des masses de chaînes impénétrables. Cet espace nous est certainement plus inconnu que telle contrée de la Lune que ce soit. Il n'y a que son hémisphère postérieur qui nous soit éternellement caché, mais pas plus que ne l'a été jusqu'ici la partie centrale de l'Afrique.

– J'entends. Si tu pouvais aller visiter l'autre côté de la Lune, tu lui donnerais la préférence et tu laisserais là cette misérable Afrique. C'est du nouveau, c'est de l'inconnu qu'il te faut. Je pourrais te citer tel canton, à six lieues d'ici, qui serait pour toi tout aussi nouveau, tout aussi peu connu et peut-être plus instructif que le coin le plus reculé d'Afrique. Il est vrai qu'au lieu de sables étouffants, ce sont des coteaux fertiles, où l'on y respire un air frais et sain. L'on y explore la nature à son aise et l'on y dort en sûreté. Les figures humaines n'y sont que hâlées par le soleil d'été. Qu'est-ce que c'est que cela après des faces brûlées de ces Maures farouches, presque aussi hideux que leurs serpents, et plus méchants que leurs lions et leurs tigres !

– Cette nature étrange dont vous parlez et qui a agrandi le cercle de vos connaissances, vous n'en auriez nulle idée si d'autres avant moi n'avaient fait ce que je veux tenter aujourd'hui. Si c'est une manie, quels bienfaits, quelles jouissances la manie de Colomb



n'a-t-elle pas procurés au monde ! Quelles sources d'industrie, de richesse et d'instruction elle a ouvertes ! Toutes les grandes choses dans le monde tiennent à une manie, à cette manie générale qui pousse l'homme à étendre son existence, à chercher des sensations, à se mesurer avec la nature brute ou animée, à sonder les profondeurs intellectuelles et morales. L'enfant qui brise son joujou pour en voir l'intérieur, ou le savant qui analyse soit les éléments de la matière, soit les secrets du cœur humain, cèdent au même sentiment. Le poète sublime, qui consume ses veilles à régler l'harmonie et la cadence de ses vers n'a rien à reprocher à la jeune beauté qui étudie les rapports d'un pli de draperie avec sa taille, et d'une boucle de cheveux avec sa figure. De part et d'autre, c'est du nouveau que l'on cherche ; tous veulent se satisfaire eux-mêmes et les autres, et jouissent autant de leur travail, que de la gloire qu'ils en attendent. Alexandre le Grand a révélé le mobile secret lorsqu'au milieu de ses fatigues et des dangers, il s'écriait : « – Athéniens, qu'il m'en coûte pour être loué de vous ! » Qu'était-il au fond ? Un voyageur à la tête d'une armée, avec des philosophes ; Fernand Cortez et Pizarro avec quelques moines et une simple escorte. Moi ouvrant les voies aux conquérants, aux aventuriers, aux savants et peut-être aux moines futurs, je m'avance seul. C'est une gloire que la Fortune offrit à Alexandre et qu'il laissa échapper, lorsque sur les bords de l'Indus, ses soldats refusèrent de porter plus loin leurs découvertes. Il employa vainement les prières, les reproches ; il les menaça même de s'enfoncer seul dans ces régions inconnues, d'y poursuivre ses recherches et ses travaux, tandis qu'ils iraient montrer à la Grèce les déserteurs de leur roi. Ah ! pourquoi, malgré les larmes de son armée, n'a-t-il pas suivi une si belle idée, au lieu de revenir ternir son caractère et abrégé ses jours dans les honteuses délices de Suse ? Il eût en caravane exploré l'Inde, la Tartarie, la Chine et, par leurs productions variées, continué de s'ouvrir à son maître Aristote de nouvelles vues sur la nature et sur l'homme !

– Je te vois, mon fils, disposé à suppléer à ce qui a manqué à ce grand monarque. Tu veux être Alexandre, moins son armée et ses somptueux banquets, deux inconvénients qui pour toi ne sont pas trop difficiles à éviter.



– Moi, Alexandre ? Oh ! mon père, je mets bien au-dessus ce moine obscur, qui, au XV^e siècle, nous a apporté de la Chine le ver à soie. Certes, ce fruit de ces voyages a été plus utile à notre Europe et à l'humanité que l'expédition d'Alexandre et toutes les conquêtes des Romains !

– Ah ! quelle extravagance ! C'est ton oncle le marin qui te met dans la tête toutes ces chimères. Cet homme n'a su toute sa vie que courir l'océan et ses côtes pour ramasser des coquilles et des graines dont il a failli plusieurs fois s'empoisonner. Il est si ennemi du repos qu'il couche dans un hamac, vraie escarpolette qui se ballote toute la nuit. Dans le jour, assis ou debout, il a le balancement perpétuel de roulis ou de tangage d'un navire. J'aimerais autant prendre conseil du Juif errant que d'un pareil original. Encore le Juif errant est-il condamné par le Ciel à son éternel vagabondage. Mais toi, tu n'as point commis de crime, toi à qui je destine mon greffe de la justice de paix...

– Mon père, vous avez dit le mot. Le Ciel aussi m'a voué aux voyages lointains. Chaque époque a ses besoins. Les invasions de barbares, les croisades, les colonisations en Amérique, tous ces grands phénomènes de l'Histoire n'ont pas été des objets de choix ou de calcul. Croyez-vous que la conquête de la Toison d'or ait lancé les Argonautes sur des mers inconnues ? Est-ce précisément pour les beaux yeux d'Hélène, comme le dit Homère en badinant, que vingt peuples se sont armés pour et contre Troie ? Non, deux beaux yeux et une toison, fût-elle d'or, n'ont pas un tel pouvoir. Des éléments d'esprit public, d'intérêts nationaux, des préjugés, des illusions même avaient préparé ces grands mouvements. La disgrâce d'un mari a servi ici d'occasion ; à défaut de ce prétexte ou de tout autre aussi mince, on eût fait parler les Dieux, produit des oracles, des prodiges. Quelques hommes de génie et des masses mobiles font le reste. Aujourd'hui, ce sont les merveilles de l'industrie, des sciences et du commerce qui remuent une partie du monde pour exploiter le reste. Nous n'avons pas besoin de conquérir ou d'exterminer des peuples, il nous suffit de les découvrir. Avec des cargaisons, les voilà tributaires, moyennant quelques principes de bonne morale



et des mousquets tirés à propos pour les détourner de voler nos marchandises.

L'impulsion générale de notre siècle est donc de chercher de ces nouveaux peuples ; c'est le but où tend le commun des voyageurs. Ce sera mon pis-aller. Mais une plus honnête pensée m'anime et mon esprit est sans cesse préoccupé. Le monopole des arts et des sciences, des dons du génie, restera-t-il donc toujours notre partage ? N'existe-t-il pas quelque part une nation égale, ou peut-être supérieure à nous, autant que nous le sommes aux Tartares parce que comme nous, elle aurait recueilli ou conservé un dépôt de hautes connaissances ? Notre Occident et le Nord étaient dans la barbarie, tandis que l'Orient et le Midi jouissaient des lumières héritées de leurs pères ou d'autres peuples plus anciens. Ces lumières se sont-elles donc éteintes partout, ou n'ont-elles été rallumées que pour nous ? Cette question, mon père, serait résolue, si nous avions pu pénétrer dans l'intérieur de l'Afrique, comme dans toutes les autres parties du globe. Cette immense presqu'île a été la plus anciennement civilisée. Tout nous atteste que le commerce, les sciences et les lettres y fleurissaient dans une haute Antiquité. De vastes déserts, des masses de montagnes défendent l'accès des régions centrales. De mémoire d'homme, nul individu n'a pu en rapporter d'informations. Supposons que l'Europe, la France, l'Angleterre, la Chine fussent dans la même situation. Que de merveilles restées inconnues, dérobées à la connaissance des hommes ! Supposons aussi qu'un étranger doué de quelque instruction fût assez heureux et assez hardi pour réussir à s'y introduire ; qu'il y vît ces belles cités, ces temples, ces palais, ces académies, ces ports couverts de vaisseaux... Tant d'ateliers, de manufactures et de produits divers, nos machines à vapeur, notre gaz hydrogène, notre opéra, nos dames et pour ne rien oublier, mon père, nos justices de paix avec leurs greffiers : faites-vous une idée si vous le pouvez de ses vives émotions de surprise et d'admiration !

Eh bien ! on peut trouver tout cela, mieux que cela même, dans le centre de l'Afrique. Tandis que le pourtour de ses côtes et ses parties accessibles étaient tourmentées ou menacées de révolutions, les fruits du génie refluaient de toutes parts vers cet asile impénétrable.



Rien n'y a troublé leur développement et leur progrès. Que de trésors ont dû s'y accumuler et s'y conserver. Heureux celui qui découvrira ce foyer lumineux, respecté des siècles et des révolutions. Un génie jaloux semble y recéler les chefs-d'œuvre d'une haute civilisation, avancée, perfectionnée, comme le génie des tempêtes qui, assis au Cap de Bonne-Espérance, en repoussa longtemps les premiers navigateurs. Mais nos efforts l'emporteront aussi. Un sentiment intime m'avertit que je communiquerai avec ces contrées mystérieuses, où se cache la tête du Nil, où la source et le cours du Niger ont bravé toutes les recherches des Anciens et des Modernes. J'y découvrirai de puissants empires, un peuple de doctes. Je ne serai qu'un petit barbare à leurs yeux ; tant mieux. Je ne m'en élèverai que plus haut. Leurs voyageurs, en nous apportant leurs vertus, comme nous portons les nôtres aux sauvages, nous enrichiront de leurs découvertes et de leurs théories savantes. Et ils nous rendront bien au-delà ce que nous avons fait pour les Amériques.

– Hélas, mon fils, que le Ciel nous préserve de tant de munificence ! Les loups après s'être longtemps mangés entre eux avaient découvert le pays des moutons. S'étant avisés de pousser plus loin leurs découvertes, ils arrivèrent au pays des lions et des tigres, qui les traitèrent comme eux-mêmes avaient traité les moutons. Ton peuple si sublime pourrait bien venger sur nous les perfectionnements dont nous avons accablé les pauvres Américains.

Mais connais-tu bien toute l'amertume et les dangers des épreuves qu'il te faudra subir dans ta folle entreprise ?

– Oui, mon père, j'ai prévu et calculé tout ce que j'ai pu. J'ai fait même là-dessus des apprentissages. Par exemple, notre couleur blanche est en horreur parmi tous ces Africains. Les uns la regardent comme un signe de malédiction céleste, les autres comme une maladie honteuse. Eh bien ! je suis muni d'une excellente recette pour rembrunir et noircir mon individu de la tête aux pieds et mon premier soin en abordant l'Afrique sera de tanner ma peau, et de la passer d'un cirage luisant, ou mat, à volonté. Je sais aussi donner à mes cheveux un crêpe laineux également tenace. J'ai étudié et pratiqué à fond toutes les postures et grimaces et attitudes familières



aux différentes classes¹. Enfin, je me suis composé un extérieur des plus noirs possibles depuis le freluquet modèle jusqu'au derviche le plus stupide.

Le régime est ce qui m'a le plus coûté. Tout ce qui a vie est pour eux un aliment. Mouches, araignées, limaçons ; et s'ils me voyaient quelque scrupule à croquer un lézard ou une souris, je serais suspect et bientôt un homme perdu. J'ai pris des leçons d'un fameux gastronome en ce genre, qui s'est montré pour de l'argent, et qui a enchanté et dégoûté tout Paris par son affreux appétit. C'est en Afrique qu'il s'y est accoutumé. Il voulait m'initier dans sa doctrine secrète, qui allait bien au-delà de ses démonstrations en public. Ce malheureux était capable de tout. Qu'il me suffise de vous dire, à mon honneur ou à ma honte, que mon cours d'études avec lui s'est arrêté irrévocablement au crapaud et à la chauve-souris. Peut-être la nécessité, l'occasion, ces maîtres sévères, m'en apprendront davantage !

– Mon fils, j'admire ta patience et tes rares progrès. As-tu fait aussi tes épreuves contre la peste, la faim, les lions, les hommes et tous les fléaux sans nombre de ce climat de désolation ?

– Je n'ai pas supputé au juste si je serai là au plus près de la mort que le guerrier en campagne, le marin sur l'océan ou que l'habitant de Londres et de Paris, menacé de la chute possible d'un million de tuiles, le médecin qui soigne des maladies contagieuses, jusqu'aux ouvriers qui fabriquent le fard pour embellir ou enlaidir les dames ; que de professions ont leurs dangers auxquels on se familiarise. Le chasseur des Alpes sourirait s'il savait que dans votre greffe on y étoufferait, quand vous vous plaignez au-milieu des rochers, des gouffres et des abîmes. Plus l'homme endure de travaux et de peines, plus il sait souffrir et agir.

Je vais vivre, il est vrai parmi des hommes sans foi ni lois ; qui sait ? Il y reste peut-être plus de place pour la bonté naturelle. Les meilleurs gens ne sont pas toujours là où on y pense. Notre curé qui a été dans les missions ne nous dit-il pas qu'il a moins de peine à conduire un troupeau noir d'Africains que ses ouailles de notre

1 Rayé : « peuplades ».



petite ville ? Je prétends accomplir le vœu de tant d'hommes de ce monde. Les yeux sont choqués de ces immenses espaces laissés blancs sur les cartes. Les affreuses solitudes qui les entourent attendent l'intrépide voyageur qui remplira ce vide.



